

chose de modifié là-bas? Mais *là-bas*, — qui d'entre nous l'ignore? — c'est *ce qui ne change pas*, ce qui subsiste toujours identique; c'est l'immuable depuis des centaines d'années. La seule chose variable, c'est la sensibilité des artistes qui viennent l'interpréter, et c'est une pauvre sensibilité, bien mesquine, bien indigente, celle qui se fait jour à travers les œuvres de nos Orientalistes. Que de beauté pourtant là-bas! beauté toujours mystérieuse et profonde, toujours identique et toujours irritante pour nos yeux accoutumés à des spectacles si différents! Et pour qui veut l'interroger, est-il besoin, comme font tant de peintres, de pénétrer jusqu'aux régions les plus éloignées? Ici, — une fois de plus il faut le dire, — dans ce domaine comme partout ailleurs, ce qui fait la valeur de l'œuvre d'art, ce n'est pas la rareté du sujet, mais la qualité du talent de qui s'y applique. Nul besoin de s'enfoncer jusqu'aux profondeurs du Moghreb, pour goûter et traduire la sensation de cet inconnu qu'est l'âme de l'Orient; il faut seulement l'interroger soi-même avec une âme sensible, et, plus que jamais ici, tout dépend de l'œil et du cerveau qui s'y appliquent. Il me souvient d'avoir vu, voici quelque dix années, dans le sud de l'Espagne, à Cordoue simplement, des données de vie tout orientales, d'un imprévu, d'un mystère, d'une mélancolie étrangement poétiques, et qui, transposées sur la toile par un artiste délicat, eussent fait le sujet de la plus attachante œuvre d'art.

Après Delacroix, qui eut au plus haut degré le sens de la vie orientale, qui en pressentit et en traduisit l'intimité avec une saveur singulièrement irritante, après Chassériau qui lui aussi avait trouvé dans la beauté de ce pays un merveilleux point de rencontre avec sa nature d'artiste souple et câlin, le dernier survivant de nos grands peintres orientalistes est bien décidément M. Pierre Loti. Au nombre des livres que je m'obstine à relire chaque année, parce que chaque année j'y découvre des beautés nouvelles, je dois placer son ouvrage *Au Maroc*. Avec quel juste sentiment de la réalité l'auteur écrit dans la notice liminaire qui sert de préface au livre: — « Que ceux-là seuls me suivent dans mon voyage qui parfois le soir se sont sentis frémir aux premières notes gémies par des petites flûtes arabes qu'accompagnaient des tambours. Ils sont mes pareils ceux-là, mes pareils et mes frères: qu'ils montent avec moi sur mon cheval brun, large de poitrine, ébouriffé à tous crins, à travers des plaines sauvages tapissées de fleurs, à travers des déserts d'iris et d'asphodèles, je les mènerai au fond de ce vieux pays immobilisé sous le soleil lourd, voir les grandes villes mortes de là-bas, que berce un éternel murmure de prières. » — Ce n'est pas seulement, cette déclaration de principes, une délicate touche de peintre ajoutée à tant d'autres

qui éclairent ce livre: c'est encore une manière d'avertissement à ceux qui seraient tentés de se tromper de route. Volontiers l'auteur ferait un domaine réservé de ces régions où s'aventurent tant d'yeux qui ne savent point voir. Entre tant de belles choses vous vous rappelez peut-être l'*apparition des femmes* le soir, sur les terrasses de Fez. Ah! l'admirable tableau, débordant de lumière et de splendeur, mais pour mon goût plus saisissant encore, plus impressionnant par ce qu'il laisse dans l'ombre, par ce qu'il permet de soupçonner et de rêver! Il est fait en partie de ce que Delacroix appelait en peinture l'art des *sacrifices*. Volontairement — et c'est la suprême magie du peintre — il glisse sur maints détails, et par là même, en l'enveloppant de clair-obscur, prépare notre esprit à s'en composer comme une matière de songe. A l'exposition des Orientalistes, on voit aussi des terrasses et des femmes; mais ce sont de pauvres terrasses et des almées trop indigentes pour venir troubler nos rêves. Nous sommes vraiment trop loin des prédilections de M. Degas, et leur donner raison c'est juger du même coup l'opportunité d'un tel effort.

PAUL FLAT.

De quelques concerts.

Le « concerto » de M. Gedalge par M. HENRI FALCKE. — Le « concerto » de Beethoven par M. ENESCO. — Musique de chambre.

Peut-être serait-il un peu tard pour parler du concerto de M. Gedalge, exécuté par M. Henri Falcke chez M. Chevillard le mois dernier, si les noms de Gedalge et de Falcke n'étaient pas destinés à rester en faveur auprès du public musicien. M. Gedalge a dédié son œuvre à M. Falcke, il est donc tout naturel que celui-ci cherche à le faire connaître: il y réussit, et en perfection. Bien que le programme portât: *Première audition*, le concerto de M. Gedalge a été joué déjà souvent par M. Falcke à Angers, d'abord, puis en Allemagne. Partout il a remporté un franc succès, — peut-être parce qu'il n'est pas un concerto, car de tous les genres de musique, nous n'en connaissons pas de plus froid, de plus « dur » et qui donne moins de plaisir musical. Le concerto de M. Gedalge évite donc l'écueil de la virtuosité. Le piano n'est pas l'instrument dominant, écrasant, et son concerto un prétexte pour faire valoir l'agilité, le doigté, le mécanisme d'un artiste; nous appellerions plutôt son *concerto* une symphonie avec piano, car la partie de piano se fond et fait corps avec l'orchestre, au lieu de ressortir et de dominer. Pris ainsi, ce morceau de M. Gedalge est fort intéressant à entendre. C'est une originalité d'avoir traité le même

thème dans les trois parties du concerto, mais avec des rythmes différents. « Par ses heureuses trouvailles musicales et son écriture magistrale, cette œuvre est une des meilleures que nous connaissions dans ce genre... Grâce à l'éminent interprète auquel ce concerto est dédié, le nom du compositeur sera porté bien au delà des frontières de sa patrie. » Ainsi s'exprimait la *Gazette de Coblenz* après le concert donné par M. Falcke dans cette ville. Il est vrai que chez M. Lamoureux encore, M. Falcke a charmé son public, non pas seulement par ses qualités de pianiste qui sont de premier ordre, mais, ce qui est encore plus rare et meilleur, par son sentiment d'artiste et de musicien. Nous constatons donc avec plaisir que l'étranger ne traite pas moins bien nos artistes que nous les siens quand il nous les envoie.

Puisque nous en sommes aux « solistes », voici M. Enesco qui se présente à nous cette année avec le concerto de Beethoven au concert Colonne. Le jeune Enesco a beaucoup grandi depuis deux ans que nous l'avions entendu aux concerts Colonne du jeudi, rue Blanche. On sait, en effet, qu'une bonne fée a présidé à la naissance de M. Georges Enesco; de fort jolies femmes ont conspiré pour lui dès son berceau et, comme les enfants gâtés dans leur famille, il fut trouvé exquis dès ses premiers vagissements. « Un homme qui est aimé d'une jolie femme se tire toujours d'affaire », a dit je ne sais plus qui, peut-être M. de Tocqueville. Les affaires de M. Enesco ne laissent donc pas d'aller assez bien puisque ses œuvres étaient déjà jouées avant la fin de sa croissance et que son nom est déjà connu lorsque tant d'hommes faits, et de valeur, luttent obscurément contre l'indifférence ou l'hostilité. Mais aussi, pourquoi ne sont-ils pas Roumains, comme M. Enesco? Plein de cette belle confiance que donnent la jeunesse et le succès, M. Enesco prend le taureau par les cornes, nous voulons dire Beethoven; après Sarasate, après Joachim, entendu au Conservatoire en 1887, il s'est exécuté dans le même concerto. Il a d'abord cassé sa corde; cela peut être un accident, mais n'est-ce pas aussi la faute de son extrême nervosité, de la sorte d'agitation avec laquelle il a joué d'un bout à l'autre le morceau, ne se contenant plus, et entraînant d'un mouvement vertigineux derrière lui l'orchestre qui avait peine à le suivre? Ce n'est pas ainsi que s'exécute à la hâte l'olympien Beethoven, et l'on n'est pas mûr à vingt ans pour s'attaquer à lui. Nous pourrions encore reprocher à M. Enesco de se donner visiblement trop de mal, d'avoir mauvaise tenue et de regarder trop ses pieds, mais nous aimons mieux rendre hommage à sa belle qualité de son et à son mécanisme. Il est évident que ce jeune homme est merveilleusement bien doué puisqu'il joue aussi du piano et qu'il compose; nous ne lui voulons pas de

mal, et tant mieux pour lui s'il « arrive » avant les autres, mais nous craignons plutôt pour lui que des succès un peu trop faciles ne gâtent ses belles dispositions; qu'il prenne garde à ses amis.

Si l'on se cabre un peu devant certains soleils trop fulgurants, c'est un grand charme, au contraire, de découvrir quelque étoile lointaine qui brille doucement dans les espaces célestes. L'étroite salle Erard ne donne en aucune manière l'illusion des étendues infinies, mais l'excellente musique de chambre qui s'y exécute dépasse beaucoup les bornes étroites de son cadre; un joli trio, un beau quatuor, une sonate alerte et souriante, sont de fins régals et, grâce à MM. Philipp, Rémy et Loeb, ce plaisir est réservé aux amateurs tous les ans à cette époque. La première de ces séances si intéressantes nous a fait connaître une œuvre nouvelle de M. Jan Blocks, un quintette pour piano et cordes. Nous avons été ravis de chacune des parties qui le composent et qui mettent en valeur de grandes qualités d'élégance, d'esprit, dans la *Pastorale* et le *Scherzo*, avec de l'émotion, de la chaleur dans l'*Andante*, et partout répandue une mélodie insinuante et distinguée.

ÉMILE PIERRET.

MOUVEMENT LITTÉRAIRE

Le Colporteur, par GUY DE MAUPASSANT (Ollendorf).

C'est un recueil de nouvelles brèves et, dans leur brièveté, d'une force et d'une intensité surprenantes. Aucun écrivain n'eut jamais, à l'égal de Maupassant, cet art prodigieux de rassembler en quelques pages des existences entières, âpres, tragiques, ardentes. Aucun écrivain n'eut comme lui le don de la vie, le sens de la vérité. Il découvre les traits caractéristiques, les événements expressifs. Il n'a pas besoin de les commenter, de les expliquer; les raffinements des « psychologues » lui sont inutiles. C'est la réalité même qu'il reproduit, directement, telle quelle, semble-t-il, et sans que le lecteur aperçoive entre les choses et lui l'intermédiaire du romancier. Nul artiste ne fut plus probe, plus honnête devant la vie et devant les êtres. Si l'impression que laisse son œuvre paraît sombre à l'excès, ce n'est pas qu'il ait assombri de parti pris, comme tel réaliste romantique, les tableaux divers dont elle se compose. Simplement, il en a choisi les motifs et ce choix seul trahit son pessimisme, mais c'est toujours de la réalité vraie qu'il représente. Encore, et dans ce simple recueil de vingt nouvelles, quelle étonnante variété de sujets. Des personnages de tous les mondes : col-